

Je fus conduit à une auberge où, dans ma sombre humeur, je sus d'abord mauvais gré à un excellent jeune homme des politesses empressées qu'il me faisait. Je demandai une chambre dans laquelle je pusse me retirer, et là, je me livrai à toute la tristesse de mon âme. Le soir de mon arrivée, il faisait un peu froid ; je m'étais approché du feu de la grande cheminée de cuisine, autour de laquelle toute la famille s'était assise. Je n'avais dit que peu de mots jusque-là ; on gardait le silence. Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit avec fracas, et un homme entra brusquement ; il portait une façon d'habit de fashionable tout rapiécé ; il s'avança la badine à la main, fit trois grands saluts avec une certaine grâce, et vint prendre place près du foyer. Je me mis à considérer cet homme, dont la vivacité et la maigreur étaient remarquables : il parlait avec quelque élégance et disait des choses moitié folles, moitié sensées ; il riait beaucoup, mais c'était d'un rire sardonique qui vous glaçait bien loin de vous communiquer la moindre gaieté ; les éclats de sa voix retentissaient seuls dans la maison, et aucune voix n'y répondait. Ce pauvre hère était un *philosophe*, il avait le travail en horreur ; dénué de tout, il ne voulait rien faire pour vivre. Il est impossible de concevoir comment il pouvait subsister ; il passait souvent la journée avec un seul morceau de pain grand comme la main ; il se disait l'homme libre par excellence ; il avait joui de quelque aisance ; mais, prétendant s'affranchir de tout devoir envers la société, il avait déserté plusieurs fois les drapoux sous l'empire, et sa petite fortune s'était dissipée dans cette lutte opiniâtre avec le gouvernement d'alors. Il lui restait une seule chambre où, tant bien que mal, il était abrité du vent et de la pluie, et pour tout meuble dans cette chambre, une armoire renversée à terre, qui lui servait de table et de siège dans le jour, dans laquelle il se couchait la nuit sur un peu de paille, ayant la faculté d'en fermer sur lui les battants pendant l'hiver.

Les huit premiers jours que je passai à Pissos furent pour moi d'un ennui mortel ; ma seule distraction était d'aller à la forge où l'on faisait nos bombes, et d'assister au coulage de la fonte. C'est un curieux spectacle, la nuit, de voir les fondeurs armés de longues barres de fer attaquer dans l'ombre le haut fourneau : tout à coup une vive lumière sort du creuset et se répand dans la salle ; au moment où les fondeurs brassent la fonte avec leurs longues barres, elle jette une clarté si éblouissante qu'on ne peut pas la regarder ; les diverses poses de ces hommes se dessinent alors avec d'admirables effets de lumière.

Par une contradiction bizarre, la vie monotone que je menais à Pissos, commença bientôt à me plaire. Mes hommes étaient de braves gens, simples, prévenants, d'une humeur égale et tranquille ; leurs croyances naïves, les traditions superstitieuses du pays finirent par m'intéresser au dernier point. Je fis la connaissance de quelques personnes aimables : du juge de paix, du notaire et du curé, hommes d'un vrai mérite, que je n'aurais jamais cru trouver enfouis dans les sables. Un mot du curé, que je me rappelle, peut servir à faire juger de son tour d'esprit, et me fournit l'occasion de donner un détail des mœurs de Pissos.

Les jeunes filles de la lande viennent le dimanche à la paroisse entendre la messe et les vêpres. Dans l'intervalle des deux offices, elles vont boire du vin au cabaret. Je trouvais cette coutume honteuse pour des jeunes

filles, et je m'avisai de dire un jour au curé qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'elles allassent danser.

— Mon Dieu ! monsieur, me répondit-il, si elles dansaient, elles boirient encore davantage.

La réponse était logique, je n'eus plus rien à répondre. Peu à peu je m'habituai si bien aux mœurs et à l'aspect du pays, que lorsque je quittai Pissos je le regrettai.

Dans le courant du mois de juillet, ayant terminé ma réception de projectiles à la forge de Pissos, je partis pour Brocas. J'avais sept grandes lieues de bruyères et de pignadas à parcourir ; je voulus jouir du plaisir de me trouver sans guide au milieu de cette solitude ; je me contentai de prendre quelques renseignements, et je partis par une belle matinée. On s'égare avec une facilité étonnante dans les landes ; on rencontre une foule de sentiers battus qui se croisent ; c'est en vain qu'on a le sentiment de la direction que l'on doit suivre, on se détourne insensiblement, et l'on est bientôt rejeté loin du but qu'on veut atteindre. J'espérais m'orienter au moyen du soleil ; je comptais sur la connaissance que je pouvais avoir des quatre points cardinaux ; mais au bout de deux heures, je me perdais dans un bois dont je ne voyais plus l'issue. Alors j'allai sans règle, à droite et à gauche, plein d'inquiétude, et m'égarant de plus en plus. Le terrain était accidenté ; je montais, je descendais, je tournais sans cesse, et souvent, après avoir marché dix minutes, je revenais au même point ; enfin, je ne sais comment cela se fit, je me trouvai sur les bords de la Leyre, pensant en être à plus d'une lieue. Je me crus sauvé néanmoins, comptant pouvoir remonter son cours ; mais il n'y avait aucun chemin sur la rive ; pour m'en frayer un, je m'enfonçai au milieu des arbustes et des broussailles, dont je ne pouvais plus me débarrasser. Dans cette position, j'entendis un bruit de clochettes ; j'espérais apercevoir quelque pasteur faisant paître ses vaches ; je regardai de tous côtés, je ne vis rien ; j'appelai, l'écho de la rive escarpée me répondit seul, et cependant j'entendais toujours le bruit perfide des clochettes. Après avoir attendu inutilement une demi-heure, il me fallut de toute nécessité revenir sur mes pas ; mais ce ne fut pas sans peine que je rentrai dans le bois de pins, plus désorienté que jamais. Je lançai mon cheval au galop, et je me mis à courir à l'aventure. Il était midi, le soleil dardait sur le bois dénué de feuillage, les arbres étaient ruisselants de résine, les cigales faisaient un bruit assourdissant, leur chant aigre et continu semblait me poursuivre avec ironie.

Après avoir couru au hasard pendant plus de deux heures, je sortis enfin du pignada et je vis devant moi, au milieu d'une vaste lande, un petit quartier composé de trois ou quatre maisons éparses, entourées de quelques arbres ; je me dirigeai vers la maison la plus proche, et je m'arrêtai à quelques pas de la porte, à l'ombre d'un beau chêne. Un homme de soixante ans environ sortit de la maison et vint m'inviter, avec cette grâce du cœur que ne donne pas l'éducation, à entrer chez lui. La petite maison blanche était fort attrayante, l'air honnête du Landais me prévenait en sa faveur ; mais ce qui eut plus d'attrait pour moi encore, et ce qui me décida à accepter son offre, ce fut la vue d'une grande et jolie fille qui apparut sur le seuil de la porte pendant qu'il me parlait. J'entrai ; l'intérieur de la maison respirait, comme l'extérieur, une certaine aisance et une grande propreté ; une table de sapin bien lavée était au milieu de la chambre et invitait à s'asseoir

autour. Mais quelle fut ma surprise de voir suspendue à la cheminée, à côté d'une image de la sainte Vierge, une croix d'honneur couronnée d'un crêpe noir ! Cette croix jetait sur tous les objets de cette chambre un reflet qui en rehaussait singulièrement le prix à mes yeux. Cet homme, pensai-je en regardant mon hôte plus attentivement, dont l'extérieur est si simple et si franc, serait donc un vieux soldat ? Mais ce crêpe, que voulait-il dire ? J'allai tout droit à la cheminée.

— Cette croix ? m'écriai-je.

— C'est celle de mon fils, me répondit le Landais, sans me donner le temps d'achever.

Il poussa un soupir si triste, qu'il m'ôtait l'envie de continuer.

Je m'assis à sa table et je parlai d'autre chose. Je lui demandai si j'étais bien loin de Brocas ; j'appris que, quoique je me fusse trop jeté sur la droite, je m'en étais néanmoins rapproché.

Pendant que nous entrions ainsi en conversation, la jeune fille nous apporta de l'eau fraîche et du vin ; lorsqu'elle eut fini de nous servir, elle s'assit sur le seuil de la porte et nous écouta parler, le bras appuyé sur un de ses genoux, la tête penchée, dans une attitude ravissante. Je bus à la santé de mon hôte ; mais lorsque je voulus boire à la mémoire de son fils, je vis deux grosses larmes rouler de ses yeux et tomber dans son verre ; il les but avec amertume.

La chaleur était un peu passée ; je remerciai mon hôte de son aimable hospitalité, et je remontai à cheval. En lui disant adieu et lui tendant la main :

— Votre douleur me touche vivement, lui dis-je, mais la mort glorieuse de votre fils devrait moins vous affliger ? A quelle bataille est-il mort ?

Il ne put plus alors retenir ses larmes ; les sanglots étouffèrent sa voix ; il me dit quelques mots que je n'entendis pas ; il porta ses mains à son front chauve avec un désespoir déchirant et rentra dans sa maison.

Quel est cet homme ? pensai-je en cheminant. Quelle peut être la cause de cette noble et grande douleur ?

En rêvant à ce dont j'avais été témoin, je fus surpris par la nuit au milieu d'une lande ; mais j'aperçus les flammes du haut-fourneau de Brocas, semblable à un grand phare élevé sur une côte ; elles me servirent de guide, et j'arrivai bientôt à bon port.

Le lendemain, un des convives de M. Adolphe Larcillet me raconta l'histoire que je désirais connaître, et à peu près en ces termes :

— Ce que vous me demandez, me dit-il, est la simple histoire d'un pasteur des Landes ; c'est une sorte d'épique qui ne vous intéressera guère si vous aimez les romans parisiens. Nous sommes bien loin de Paris, ici, et toute histoire du pays reflète quelque chose des mœurs pastorales.

Michel, c'est ainsi que s'appelait le fils de l'honnête Landais que vous avez vu, était pasteur. Son père possédait une petite métairie dans un de ces verdoyants quartiers épars au milieu des terres incultes, comme les riches oasis dans les déserts de l'Afrique. Michel gardait un troupeau loin du toit paternel, perdu dans une vaste lande, n'ayant pour abriter sa tête que la pauvre étable de son troupeau. Dans sa plus tendre enfance, il avait eu pour unique compagne une vache bretonne ; il la conduisait au pâturage, et l'animal reconnaissant le réchauffait la nuit de son haleine. Mais lorsqu'il eut acquis assez de force pour se tenir sur ses hautes